

Elinor MYARA KELIF, *L'imaginaire de l'âge d'or à la Renaissance*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol., 510 p., 140 ill. (ÉTUDES RENAISSANTES). Prix : 90 €. ISBN 978-2-503-57469-1.

Le présent ouvrage est le résultat d'une enquête vaste et minutieuse sur les traditions figuratives d'un mythe particulièrement populaire dans l'Europe de la Renaissance. La documentation étant abondante, Elinor Myara Kelif a pris soin dans son introduction d'en fixer le cadre conceptuel, chronologique et géographique. Son étude concerne des œuvres figurant le mythe *stricto sensu* ; elle envisage la tradition iconographique depuis la fin du XV^e siècle, le *terminus post quem* étant l'édition des *Métamorphoses* d'Ovide réalisée par Zoan Rosso en 1497, le *terminus ante quem*, la première décennie du XVII^e siècle, quand sont élaborées des productions qui constituent l'aboutissement des thèmes mis au point antérieurement ; enfin, elle porte sur quatre entités territoriales attestant des systèmes politiques différents, qui suscitent des utilisations différentes de l'âge d'or : l'Italie, ses cours princières et sa papauté, la France, les anciens Pays-Bas et l'empire germanique. De même, Elinor Myara Kelif précise d'emblée sa méthode : elle entend confronter « les sources antiques, leur réinterprétation moderne puis leur figuration de manière à restituer chacune des traditions du mythe ayant joué un rôle dans l'imaginaire de l'âge d'or à la Renaissance » (p. 17). Cette confrontation dicte l'agencement du livre en trois parties. La première partie traite de ce que l'auteure qualifie de « mythe ovidien ». C'est en effet la version du mythe des quatre âges de l'humanité proposée par la première *Métamorphose* et accessoirement par la quinzième qui constitue le texte fondateur pour les écrivains et les artistes de la Renaissance, ceux-ci n'ignorant cependant pas les versions proposées antérieurement par Hésiode et par Aratos de Soles. Les illustrations insérées dans diverses éditions de cette œuvre forment l'essentiel du corpus, dont les caractéristiques communes et les particularités dues aux divers ancrages géographiques des artistes sont soigneusement analysées. Elles présentent l'âge d'or comme la période la plus ancienne d'une histoire de l'humanité se déroulant dans le sens d'une décadence ; il s'agit d'un temps idéalisé, d'une incarnation hyperbolique du bonheur, évoqué à travers plusieurs lieux communs dotés d'une longévité exceptionnelle : beauté et harmonie de la faune, de la flore et des couples inscrits dans un cadre luxuriant, dont l'inspiration antique et les ajouts novateurs sont analysés avec beaucoup de finesse. De plus, en tant que première étape de l'histoire humaine, l'âge d'or ne pouvait qu'être rapproché du Paradis terrestre. Le processus, initié par des Pères de l'Église, tels Lactance et Tertullien, est largement reproduit à la Renaissance, car les artistes n'hésitent pas à transférer les caractéristiques de l'un à l'autre, comme l'attestent notamment les tableaux de l'âge d'or et du Paradis terrestre de Lucas Cranach l'Ancien. Enfin, Elinor Myara Kelif s'intéresse aux représentations de l'âge d'or sorties du contexte du mythe des races en ce qu'elles permettent de définir le bonheur parfait d'autrefois comme le contraire des maux du temps présent et de le rapprocher de la sorte du bonheur poursuivi par l'utopie ou conservé dans la campagne également idéalisée de la littérature bucolique. La deuxième partie est centrée sur le retour de l'âge d'or, dont la quatrième églogue de Virgile est le texte emblématique. Ce thème, incarnant l'espérance d'un nouveau bonheur parfait, autorise d'ailleurs l'innovation que celui d'un bonheur d'autrefois définitivement perdu. Ainsi, il

intègre ce que les humanistes et les artistes considèrent comme une résurrection des lettres, des sciences et des arts ; il symbolise, notamment à travers les fêtes liées à des joyeuses entrées, le programme politique des Médicis et des rois de France, lesquels ne se proposent pas de restaurer une vie primitive idéalisée, mais la paix, la justice et la prospérité dans un monde réel ; il est également utilisé par l'Église pour renforcer l'eschatologie chrétienne : assimilation de l'enfant de la quatrième églogue à l'enfant Jésus et du retour de l'âge d'or aux mille ans de bonheur précédant la catastrophe finale et le jugement dernier. Ces diverses instrumentalisation contribuent dès lors à détacher l'âge d'or de son origine mythique et à le transformer en un concept applicable à toutes sortes de bonheurs idéalisés. La troisième partie, intitulée « Variations », aborde la question de l'influence réciproque exercée par le thème de l'âge d'or et par des thèmes apparentés ; le point de départ de celle-ci est la conceptualisation de l'âge d'or en tant qu'état de bonheur et l'allégorisation de ses attributs, essentiellement la Justice et la Paix. Sont dès lors analysés les rapports entretenus par l'âge d'or avec le « *locus amoenus* », avec les jardins d'amour et la *voluptas* du *Roman de la Rose* de Jean de Meung, avec l'abondance et l'harmonie symbolisées par les noces de Pélée et de Thétis et par l'introduction des figures d'Apollon, d'Orphée, de Vertumne et Pomone dans la représentation de cet âge heureux. Pour terminer son enquête, Elinor Myrara Kelif s'interroge sur la place occupée par l'âge d'or dans une perspective anthropologique de l'origine de l'humanité. Elle rappelle qu'à côté de la conception pessimiste de l'histoire humaine, celle d'un déclin inéluctable à partir d'un état de perfection, existe une conception optimiste, qui envisage les premiers temps comme ceux d'une humanité grossière et bestiale, à laquelle le progrès technique permet d'accéder à une vie meilleure ; se pose *ipso facto* la question de la valeur positive de la civilisation qui en découle, parce que celle-ci s'accompagne de la cupidité, de la violence et de la luxure, pour n'évoquer que les vices les plus importants. Dans cette perspective, le moment idéal se situerait à mi-chemin entre le primitivisme originel et la décadence morale engendrée par les facilités offertes par le progrès technique, comme le conçoit Lucrèce. Les penseurs de la Renaissance se trouvent donc placés devant trois choix interprétatifs : un état de nature idéalisé, un état de nature valorisé reflétant une certaine réalité, celle des Amérindiens nouvellement découverts, qui inspirent la représentation du Bon Sauvage, un état de nature dénigré, celui des Cannibales. On comprend immédiatement pourquoi l'âge d'or devient apte à désigner aussi bien l'état de nature idéalisé que l'état de nature jugé positivement. Concluons cette recension en constatant qu'il est impossible de passer en revue tous les apports que ce livre magnifique, d'une facture matérielle irréprochable, apporte à notre compréhension de l'âge d'or tel qu'il a été décrit et illustré à la Renaissance. Aussi me contenterai-je d'en épinglez trois. On admirera d'abord le relevé impressionnant de monographies, d'articles et d'ouvrages collectifs consacrés de loin ou de près à l'âge d'or : ceux-ci ont permis à l'auteure d'affiner le questionnement de son corpus de sources et constitue le noyau de bibliographie sur lequel devront s'appuyer les futurs chercheurs intéressés par l'étude de l'âge d'or avant d'entamer leurs investigations. On appréciera également la confrontation équilibrée entre les sources textuelles et iconographiques ; on s'étonnera néanmoins que la liste des images ne soit pas fournie en complément de celle des textes et que les 140 illustrations ne soient signalées que par un chiffre gras dans l'index des noms. Quoiqu'il en soit, les ana-

lyses qui sont faites de ce corpus sont remarquables d'intelligence et de finesse et intéresseront aussi bien les spécialistes de la Renaissance que ceux de l'Antiquité. Ces derniers émettront peut-être quelques réserves sur certains points, réserves, précisons-le d'emblée, qui n'entament en rien la valeur de l'ensemble. Ils risquent en effet d'être agacés par la présence récurrente de la graphie « Pelée », écorchant le nom de l'époux de Thétis, dont les noces sont célébrées par Catulle et illustrées par plusieurs tableaux et gravures. De même, ils tiendront à rappeler que le Saturne latin regroupe sous le même nom des divinités d'origine différente, le Saturne qui est l'équivalent latin du Kronos grec, dieu de l'âge d'or primordial, et le Saturne d'origine italique, qui, après avoir été chassé de son royaume de Crète par Jupiter exerce son règne sur le Latium : cette version italique est également un mythe, qui se prêtera par la suite à une lecture évhémériste et s'appliquera de façon métaphorique à tel bon gouvernant romain inscrit dans le temps de l'histoire. Enfin, il ne sera pas convaincu de l'existence d'un âge d'or lucrétien *stricto sensu*. Certes, il se ralliera volontiers au fait d'attribuer au poète épicurien une vision positive de l'évolution de l'humanité grâce à l'acquisition des techniques et il admettra que celui-ci parle en termes élogieux d'une vie heureuse offerte aux hommes grâce à la découverte de la musique ; mais il estimera que ce bonheur – en l'occurrence éphémère – se réfère davantage à l'idéal bucolique qu'à celui de l'âge d'or, qui n'est pas nommé mais auquel il emprunte l'un ou l'autre trait. En troisième lieu, on sera reconnaissant à Elinor Myara Kelif d'avoir cerné de façon convaincante ce qui constitue la malléabilité constitutive de l'âge d'or. Dès l'Antiquité sont à l'œuvre de façon sous-jacente des facteurs de différenciation dans les références qui en sont faites. Les Anciens distinguent déjà le temps primordial caractérisé par un bonheur parfait hors d'atteinte, le temps historique de règnes heureux du passé, le retour de l'âge d'or dans le présent ou dans le futur, retour qui tantôt amène un bonheur semblable à celui l'âge d'or primordial, tantôt est porteur de désirs nouveaux en rapport avec l'actualité ; enfin, ils amorcent une conceptualisation d'un âge d'or, qui aboutira à faire de celui-ci le synonyme de n'importe quel bonheur réalisé dans le passé ou réalisable *hic et nunc* ou dans un avenir proche. Les écrits et la tradition iconographique de la Renaissance développeront ces potentialités en utilisant l'hyperbole et en soulignant davantage certaines similarités entre l'âge d'or et des mythes connexes – le Paradis terrestre, le jardin idéalisé – et en pratiquant certains amalgames avec d'autres visions de l'origine de l'humanité et de son développement. Bref, nous avons affaire à un *magnum opus*, auquel, on l'espère, Elinor Myara Kelif en ajoutera d'autres, de la même qualité et de la même envergure, pour le plaisir des chercheurs et du public cultivé.

Monique MUND-DOPCHIE